

**Bulletin de la Société historique de Bellechasse
C.P. 96, Saint-Lazare Bell. GOR 3J0**

ÉTÉ 1996

Vol. 8 No 3

En kiosque : 3,50 \$



CONSEIL D'ADMINISTRATION DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE BELLECHASSE

Jean-François Caron, président	642-2503	télécopieur; 642-5151
Yves Turgeon, vice-président	885-9183	
André Beaudoin, secrétaire	642-5343	
Roger Patry, trésorier	837-0899	
Monique Breteau	837-1901	
Fernand Breton	833-7660	
Jacqueline Duquet	887-3629	
Léopold Duquette	887-3004	
Marc-Guy Létoumeau	833-8805	

MEMBRES D'HONNEUR

André Beaudoin	Claude Lachance	Rosaire Saint-Pierre
Arthur Labrie	R. P. Benoît Lacroix	

BIENFAITEURS

Anonymes
IPL, Saint-Damien
Docteur Arthur Labrie, Québec
Meuble Idéal, Saint-Charles-de-Bellechasse
Roland Nadeau, Québec
MRC de Bellechasse
Promutuel de Bellechasse
Le réseau des caisses populaires Desjardins de la MRC de Bellechasse.

TERRITOIRE DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE BELLECHASSE

Armagh	Sainte-Claire	Saint-Michel
Beaumont	Saint-Damien	Saint-Nazaire
Buckland	Saint-Gervais	Saint-Nérée
Honfleur	Saint-Lazare	Saint-Philémon
La Durantaye	Saint-Léon-de-Standon	Saint-Raphael
Saint-Anselme	Saint-Magloire	Sainte-Sabine
Saint-Camille	Saint-Malachie	Saint-Vallier
Saint-Charles-de-Bellechasse		

Les textes publiés dans ce bulletin sont la responsabilité de leur auteur. Le masculin est utilisé sans aucune discrimination et uniquement dans le but d'alléger le texte. La rédaction se réserve le droit d'adapter les textes pour leur publication. Au fil des ans est publié quatre fois l'an.

La Société historique de Bellechasse est membre de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec.

Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Québec
- Bibliothèque nationale du Canada
Société canadienne des postes.
Envoi de publication canadienne, numéro de convention 0469548

Page

Mot de la rédaction	1
Nouvelles de la SHB	2
Dixième anniversaire de la SHB	4
Circuit pédestre au coeur du village de Beaumont	5
Les Irlandais dans Bellechasse (3e partie)	6
Bellechasse tiré de l'oubli - Été 1946	13
Chapelle-souvenir de Saint-Malachie	15
Bellechasse : les grands incendies	18
Nos beaux costumes de baseball	22
Au temps des fruitages	25

Mot de la rédaction

Votre été est à la hauteur de vos espérances? Peut-être vous êtes-vous réservé le circuit historique et patrimonial de la rivière Etchemin pour la fin de l'été, au tournant de la Fête du travail. Nous vous y encourageons grandement. Et pour ajouter aux découvertes de la région, nous vous suggérons de déborder légèrement les frontières de la MRC de Bellechasse, jusqu'à Saint-Luc, pour visiter le Camp forestier ouvert depuis le début de la saison. Cela vous permettra de découvrir un site d'interprétation fantastique pour comprendre un mode de vie bien particulier, où la contribution d'une part importante des Bellechassoises et Bellechassoises du haut du comté est largement représentée et commentée. Quatre camps et des sentiers sont aménagés, et des animateurs sont là pour vous accueillir. J'y suis allé et je vous le recommande. Cette visite de juillet dernier fut précédée par une autre, à Sainte-Justine cette fois, où je répondais à une invitation de la Société du patrimoine de l'endroit, d'assister au lancement de la brochure Carnets de voyages de l'abbé J. A. Kirouac. Si je vous la signale, c'est que son auteur a été marquant pour notre région. Ancien curé de Saint-Malachie (1903-1910), c'est lui qui, entre autre, publia l'histoire de cette paroisse en 1909. Vous pouvez vous procurer un exemplaire de la brochure en communiquant avec monsieur Clément Bissonnette, secrétaire de la Société du patrimoine de Sainte-Justine, au numéro 1-418-383-5231.

La Société historique de Bellechasse aura dix ans cet automne! Et oui, dix ans déjà. Il me semble qu'il n'est pas si loin, ce dimanche de novembre 1986, où nous nous étions rassemblés à Saint-Gervais, pour fonder la Société et débattre des principaux règlements de notre charte. Dix ans, ça se fête. Nous y avons pensé, et un comité constitué depuis le printemps s'y est affairé pour nous organiser une belle rencontre. Vous retrouverez les détails en page 4 du bulletin. Réservez-nous ce dimanche d'octobre pour nous féliciter et nous faire plaisir, car nous le méritons bien, nous tous et toutes qui y avons travaillé et supporté tant efforts!

Enfin, je vous annonce que nous travaillons fébrilement à la parution prochaine du numéro d'automne 1996. Ce bulletin, volume 8, numéro 3, sera exclusivement consacré au thème des Noël's dans Bellechasse. André Beaudoin en assure la réalisation et y travaille depuis quelques mois. Son objectif est de vous présenter une brochure de qualité, avec le souci de présenter un produit représentatif de la grande région de Bellechasse.

Bonne fin d'été et au plaisir de se rencontrer cet automne à notre dixième anniversaire!

Yves Turgeon

==!===== *Au fil des ans* ==

Été 1996 ==

NOUVELLES DE LA SHB

par Léopold Duquette

Nouveaux membres individuels.

Malcomb Henderson, Weston.Ont.
Père Louis-Philippe Bélanger, Ste-Anne-de-Beaupré.Qc.
R. Hélène C. Roy, St-Vallier, Qc.
Abbé Marcel Dion, St-Vallier, Qc.
Bertha Audet, St-Léon-de-Standon, Qc.

Nouveaux membres "famille"

Irène Breton et Roland Marceau, Ste-Claire
Theresa V. & Martin Lussier, Somersworth,
NH, USA
Michelle Audet & Lucille Audet Allen, St-
Jean-Chrysostome, Qc.

Librairie universitaire du Québec
métropolitain Inc., Québec,Qc.

Hons

Jean-François Caron, St-Malachie	250,00 \$
Yves Turgeon, St-Anselme	60,34 \$
Caron Canadiana Enr. St-Malachie	250,00 \$
André Beaudoin, St-Nazaire	20,00 \$
Noella Dutil, St-Michel	4,00\$
Gisèle Poisson & J.M. Samson, Lévis	3,00 \$
Arthur Labrie, Québec	25,00 \$
R. Hélène C. Roy, St-Vallier	13,00 \$
Femand Breton, Lévis	40,00 \$
Mille Audet, St-Jean-Chrysostome	9,00 \$
Abbé Marcel Dion, St-Vallier	8,00 \$
Suzanne Mercier, St-Damien	9,00 \$

La BGI sera transférée à la Bibliothèque Jacques-Labrie, 25 avenue Commerciale, C.P. 368, St-Charles, 418-887-6561, le 1 octobre 1996 et demeurera en place jusqu'au 15 août 1997.

Les citoyens de St-Charles et tous les membres de la Société historique de Bellechasse pourront la consulter sur place tout à fait gratuitement. Les noms des responsables de la Bibliothèque Jacques-Labrie sont les suivants : Mme Louise

Cantin, responsable de la bibliothèque, et
Mme Liliane Ruel, comité de la bibliothèque.

Heures et jours d'ouverture :

Mardi ;	de 14 h 00 à 16 h 00
	de 19 h 00 à 20 h 00
Jeudi ;	de 14 h 00 à 16 h 00
	de 19 h 00 à 20 h 30
Samedi ;	de 10 h 00 à 12 h 00

Pour de plus amples renseignements sur la BGI communiquez avec Léopold Duquette au 887-3004.

Bibliothèque de la SHB • RAPPEL

La bibliothèque de la SHB est déposée en permanence à la bibliothèque municipale de Beaumont. Les membres de la SHB peuvent ainsi bénéficier de nos collections, de même que des services et collections de la bibliothèque hôtesse, sur présentation de leur carte.

Prêts et consultation : 12 h 30 à 16 h 30 tous les jours de la semaine.
Dimanche : 9 h 30 à 11 h 00
Mardi ; 19 h 00 à 20 h 30

In memoriam:

C'est avec regret que nous avons appris le décès de madame Marthe Faribault Beaurégard le 3 mai 1996, à l'âge de 83 ans.

Écrivaine et généalogiste de réputation, elle fut présidente de la Société de généalogie canadienne-française(S.G.C.F.). On se rappellera qu'elle était de la délégation de la S.G.C.F. lors du dévoilement, en septembre 1993 à Saint-Vallier, de la plaque rappelant le lieu de naissance du P. Archange Godbout, ofm., fondateur de la S.G.C.F..

Nos plus sincères condoléances à la famille.

80 ANS DE MARIAGE!

Les seuls au Canada et peut-être en Amérique du Nord. Félicitations à madame Anna Asselin et à monsieur Wellie Lacroix, de la résidence Charles-Couillard, à Saint-Charles-de-Bellechasse, qui célèbrent aujourd'hui leur 80^e anniversaire de mariage! À chaque année depuis leur 75^e, je leur dis, je vous donne rendez-vous à votre prochain anniversaire de mariage, et je le fais encore aujourd'hui pour qu'ils atteignent leurs 81 ans de mariage. Les deux (ils sont âgés de 99 ans) sont nés à Saint-Charles, en 1897; madame Anna Asselin-Lacroix, le 26 juin, et monsieur Lacroix, le 11 octobre. Ils ont connu une vie active et bien remplie. Au début des années 1930, madame Anna Asselin, avec son frère Emile, ont ouvert une épicerie qui, quelques années plus tard, devenait le magasin général Emile Asselin, l'un des plus importants du comté de Bellechasse. Quand elle se retira pour élever sa famille, Wellie la remplaça. Monsieur Wellie Lacroix commença très jeune à travailler pour son père, contremaître au CNR, pour la construction et l'entretien des voies de chemin de fer. Pendant la guerre, monsieur Lacroix fut employé aux chantiers maritimes Davie Shipbuilding, à Lauzon. Il travailla aussi pour son beau-frère Emile pendant 40 ans, et par la suite pour l'un de ses fils Bernard, successeur de son oncle Emile jusqu'à sa retraite en 1968. Monsieur et madame Lacroix furent des parents attentifs, dévoués et toujours présents. Ils ont été et sont toujours de bons amis et confidents pour toutes les générations qui les suivent. Ils sont toujours à l'écoute et au service de leurs concitoyennes et concitoyens, ayant toujours été très actifs dans toutes les organisations paroissiales et prêts à s'impliquer et à aider. Ils ont été des citoyens exemplaires, respectés, aimés et appréciés de tous. La famille de monsieur et madame Wellie Lacroix compte six enfants, 22 petits-enfants, 33 arrière-petits-enfants et sept arrière-arrière-petits-enfants. C'est une belle famille traditionnelle de chez-nous. À ce couple sympathique, nos hommages. Ils sont les parents de l'ex-député libéral des îles-de-la-Madeleine, Louis-Philippe Lacroix. (Extrait du *Journal de Québec*, anonyme, 24 juillet 1996)



Monsieur et madame Wellie Lacroix, Saint-Charles-de-Bellechasse



Les membres du conseil d'administration de la Société historique de Bellechasse

vous convient à venir célébrer avec eux le 10e anniversaire de fondation de votre société d'histoire, dimanche le 6 octobre 1996

Nous vous proposons le programme suivant:

- vers 16 h visite commentée de l'église de Saint-Charles*
- vers 16 h 30 visite commentée de la chapelle de procession sise au no 2793 de l'avenue Royale, à Saint-Charles*
- 17 h 30 rendez-vous à l'aréna de Saint-Charles située avenue Saint-Georges, derrière le couvent, près de l'église*
- un vin d'honneur vous sera servi, suivi d'un repas chaud*
- animation musicale*

Prix de présence

coût : 15,00 \$ par personne.

Les cartes sont disponibles en contactant un des membres du conseil d'administration,

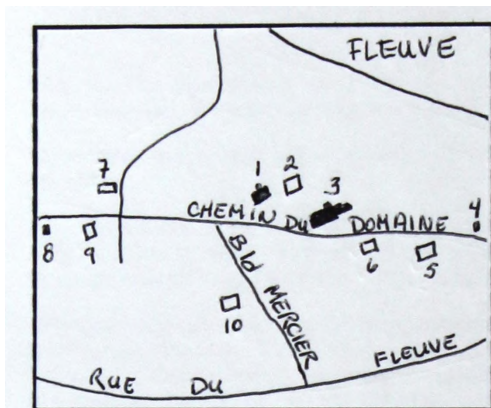
dont vous trouverez les numéros de téléphone à l'endos de la page couverture.

Réservation avant le 1er octobre

*Nous vous attendons en grand nombre.
Bienvenue aux membres, leurs conjoints et leurs amis.*

**CIRCUIT PÉDESTRE AU COEUR DU VILLAGE DE BEAUMONT
(d'une chapelle à l'autre)**

par Marc-Guy Létoumeau



1-Bibliothèque Luc-Lacourcière: 64, chemin du Domaine. Premier presbytère de la paroisse de Saint-Etienne-de-Beaumont, il fut construit en pierre en 1722. Il constitue probablement le plus vieux vestige de presbytère sur la rive-sud de Québec. Témoin du passé, ce vestige a été sauvegardé par le comité de promotion du patrimoine de Beaumont.

2-Presbytère: 60, chemin du Domaine. Erigé en 1855, il est venu remplacer le vieux presbytère de 1722 situé tout près.

3-Eglise Saint-Etienne-de-Beaumont; En 1721, l'intendant Begon ordonne aux paroissiens de Beaumont la construction d'une nouvelle église de pierre pour remplacer la vieille en bois. Elle est ouverte au culte en 1733. En 1759, la flotte du général Monckton, stationnée à Beaumont, a habité dans l'église. On raconte qu'à son départ, Montgomery promena sa torche incendiaire sur le temple. Mais il n'y eut que la porte de calcinée. À la suite d'une tempête en février 1922, qui fit tomber le clocher, on en profite pour rallonger l'église de seize pieds, ce qui fait disparaître le portique en bois.

4-Chapelle de la Sainte-Vierge: 34, chemin du Domaine. Cette chapelle fut bâtie en bois en 1719 puis reconstruite en pierre

en 1740. Cette chapelle de procession à l'est de l'église est classée Monument historique.

5-Maison Morency: 29, chemin du Domaine. Cette maison construite en 1837 illustre l'évolution de l'architecture au pays. Le style s'ajuste à la suite de l'expérience climatique acquise depuis le XVIIIe siècle.

6-Maison Patry: 37, chemin du Domaine. Cette maison serait la plus ancienne maison du village. Construite en pièces sur pièces, elle daterait du XVIIIe siècle.

7-Ancien moulin à eau: 80, chemin du Domaine. Ce moulin à scie était actionné hydroliquement par l'eau du ruisseau de l'église.

8-Chapelle Sainte-Anne: 79, chemin du Domaine. Cette chapelle de procession construite en pierre vers 1800. De cet endroit, on observe un alignement de résidences anciennes à l'approche de l'église. Jadis, une statue de bois du sculpteur Louis Jobin couronnait le toit.

Suggestion : si vous désirez prolonger votre promenade, avant de retourner à la bibliothèque, à 700 mètres vers l'ouest, vous pouvez voir le manoir seigneurial.

9-Grange-étable Bourget: 69, chemin du Domaine. La présence de cette bâtisse au coeur du village nous rappelle l'importance qu'avait jadis l'activité agricole à Beaumont. Sa construction date de la deuxième partie du XIXe siècle.

10-La Chesnaie: 6, boulevard Mercier. Cette ancienne maison bourgeoise de la deuxième moitié du XIXe siècle loge maintenant les bureaux municipaux. L'intérieur peut être visité aux heures d'ouverture. Horaire d'été, du lundi au vendredi; 8h30à12h00,13h00à16h30.

Source : Municipalité de Beaumont
6. bvd Mercier. Beaumont (Québec) Gor ICO
Tél.: (418) 833-3369 Télécopieur: (418) 833-4788

LES IRLANDAIS DANS BELECHASSE troisième et dernière partie.

par Jean-François Caron

La famille Humphrey de Saint-Malachie. par Stewart Humphrey (agriculteur à Saint-Malachie)

C'est avec plaisir que je vais essayer de vous raconter le mieux possible l'histoire de ma famille.

Les Humphrey de Bellechasse viennent d'Irlande, plus précisément du comté de Tipperary. Mon ancêtre, Joseph Hemphrey, est arrivé au Canada vers les années 1830. Ses parents, Patrick Humphrey et Catherine Reagle, sont restés en Irlande.

Plusieurs légendes se sont développées concernant la longue traversée de l'océan par les émigrants irlandais. Une d'elles veut qu'un "gros monsieur" ait caché un enfant dans sa chemise. Dans ma famille, on prétend que cet enfant était la future épouse de Joseph Humphrey, Bridget, cachée par son père Patrick Gleenan. Cela se passait à la fin des années 1810, si bien que je n'y étais pas pour vous confirmer aujourd'hui la véracité de cette belle histoire.

Toujours est-il que Joseph Humphrey épouse bel et bien Bridget Gleenan, à Frampton en 1840. Ils habitaient tous les deux dans le même rang, le onzième de Saint-Malachie. Joseph est mort en 1876 à 79 ans, tandis que son épouse l'a suivi dans l'au-delà en 1910. Joseph et Bridget ont vécu heureux à Saint-Malachie et ont eu 10 enfants, cinq filles et cinq garçons ; Edward, John, James, Joseph Jr et Patrick.

Joseph Jr et Patrick sont partis s'établir dans le Dakota du Sud. De son mariage à Saint-Malachie avec Mary Hayes, avant son départ, Joseph Jr a eu trois filles et deux fils (James et Joseph). J'ai aujourd'hui un correspondant en Californie, George Bernard Humphrey (70 ans) qui est le fils de James et un parent éloigné dans tous les sens du terme. Je sais aussi qu'une fille de Joseph Jr vit toujours au Dakota du Sud, Agnes (90 ans).

James a marié Mary Lynch également de Saint-Malachie. Ils ont eu quatre enfants : Patrick, Anna, Joseph et Frank. Le seul de ce groupe à avoir eu des enfants, c'est Frank, marié à Lorette Gosselin, mais ils n'ont eu que des filles.

John est parti s'établir à Québec où il a fondé une famille. J'ai donc de lointains cousins dans la Vieille Capitale.

Edward, mon arrière-grand-père, est le seul qui ait réussi à perpétuer le nom de Humphrey dans Bellechasse. Il occupait une terre voisine de celle de son jeune frère James. Il a épousé en premières noces Johanna Hickey, en 1874, mais celle-ci est décédée moins d'un an plus tard d'un accouchement difficile, emportant son enfant avec elle. Edward s'est remarié en 1877 avec Ann Dwyer, une fille de Frampton. Les deux étaient d'un tempérament très différent, Ann l'emportant au plan de l'autorité. Un jour, pendant une dispute, Edward, qui ne disait habituellement jamais un mot plus haut que l'autre, lui a pourtant lancé qu'elle n'était pas son premier amour. On peut facilement imaginer la réaction de la bouillonnante Ann Dwyer. Dans notre famille, ce premier mariage de mon arrière-grand-père n'a été révélé au grand jour qu'au moment d'établir les registres de sépultures de la paroisse.

Comme son père Joseph, Edward a eu dix enfants de son mariage avec Ann, et encore une fois cinq filles et cinq garçons. Un de ces garçons, Edward Jr allait devenir le chanoine

Humphrey et un autre, Thomas était mon grand-père. Ann Dwyer est décédée en 1930 à 71 ans, tandis que son mari Edward est mort en 1925 à 80 ans.

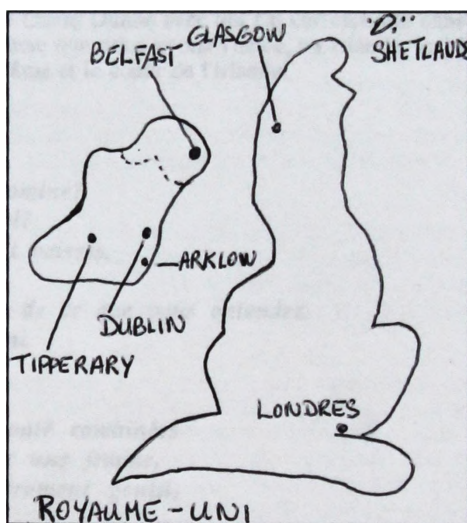
Mon grand-père Thomas avait hérité le tempérament de sa mère et ne s'accordait pas avec elle. Vers l'âge de 14 ans, il a donc quitté la maison familiale pour aller travailler aux Etats-unis dans les moulins à papier du New Hampshire, à Berlin où vivait déjà sa soeur Brigitte. Il est revenu au Canada vers 1910 et s'est marié en 1912, à Saint-Malachie, avec Kate Kelly, une fille de Saint-Damien.

Thomas et Kate ont eu neuf enfants, cinq filles et quatre garçons. C'est en 1914 qu'ils ont acheté, de Jean Fontaine, la ferme de 140 acres dont je suis propriétaire. Thomas était un bon homme d'affaires comme en fait foi son titre de premier président de la caisse populaire. Il était aussi un conservateur militant, organisateur de l'Union nationale et grand ami de J.-Albert Bouchard (Sainte-Claire), conseiller législatif de Maurice Duplessis. Ses contacts politiques l'ont certainement aidé à acquérir plusieurs propriétés, dont un magasin, une forge, des maisons et même une "rud" de lait cru. Thomas est mort en 1962 à 80 ans. Ma grand-mère Kate, aussi en 1962 à 72 ans.

Mon père, Bernard Humphrey était le deuxième fils de Thomas. Harold, l'aîné, s'est établi à Boston pour travailler en construction. Edward s'est placé chez GM à Sainte-Thérèse et Victor est resté à Saint-Malachie avec Helen, la plus âgée des cinq filles. Mon père a épousé Marcelle Bisson, de Sainte-Marie de Beauce, en 1960. Ils ont eu quatre enfants, deux filles et deux garçons. Il est décédé en 1988. Ni mon frère Nevin (célibataire), ni moi (marié à Julie Roy) n'avons d'enfants, si bien que le nom de Humphrey risque fort de disparaître de Saint-Malachie, malgré les nombreux descendants de notre ancêtre émigrant Joseph.

Comme j'ai étudié en anglais à Saint-Malachie et que j'étais de la dernière année du transport scolaire jusqu'au High School de Thetford Mines, je suis plus à l'aise en anglais qu'en français. Je pense sincèrement que la présence irlandaise va toujours se faire sentir à Saint-Malachie, d'une façon ou d'une autre, mais il me semble que l'on devrait y reprendre l'enseignement de l'anglais et des traditions irlandaises. Il n'y a que cent ans, tous les Canadiens-français de Saint-Malachie se débrouillaient en anglais et les deux collectivités coexistaient dans une parfaite harmonie, malgré leurs différences de langue, de traditions et d'origine.

**La famille Allen de Saint-Anselme.
par Alfred Allen (membre de la SHB
à Montréal)**



La petite histoire où l'on découvre l'âme d'un peuple m'intéresse toujours davantage. Mes ancêtres, venus d'Askinch près de Arklow en Irlande, se sont établis à Saint-Anselme sur les rives de l'Etchemin. Je vous mentionne un fait que je considère d'une certaine importance pour la petite histoire de ma famille : les Allen constituent la seule famille de Saint-Anselme dont les origines québécoises sont de cette paroisse. Les autres familles de Saint-Anselme ont leurs origines québécoises à Saint-Henri, Saint-Gervais, Saint-Vallier...

===== *Au fil des ans* ===== *Été 1996* =====

L'ancêtre Arthur est arrivé au Québec avec sa famille vers 1819. De Lauzon, il consacre quelques mois à chercher un endroit où se fixer. Le 10 juillet 1820, il achète, au prix de 84 \$, une terre en bois debout de François Feuilteau, terre acquise par ce dernier le 20 janvier 1818 du seigneur John Caldwell. Cette terre est située dans le rang Saint-Philippe-Nord, en face de l'île des Atkinson. À l'occasion du 160^e anniversaire de l'arrivée de l'ancêtre en sol québécois, un monument a été installé sur la ferme de James Allen dans le rang Saint-Philippe.

Au cours des ans, les Allen ont semblé être l'objet d'une certaine considération de la part de leurs co-paroissiens. Denis, fils d'Arthur, fut le premier maire de la paroisse de 1858 à 1860. Il fit partie du comité formé pour la construction de l'église. Johnny, son fils, fut conseiller municipal en 1876 et, plus tard, Joseph occupa le siège de maire de 1925 à 1929. On retrouve un autre Allen à la mairie, Louis-Philippe, dans les années 1980.

Au cours de mes recherches sur l'histoire de ma famille, j'ai découvert quelques perles, dont deux poèmes d'un dénommé John Dunne d'Askinch en Irlande. Ce John Dunne était apparenté aux Allen qui sont venus s'établir à Saint-Anselme. Pour ajouter de la fantaisie au Bulletin, je vous permets de les publier. Ces poèmes sont la vibrante expression d'un Irlandais pour sa dulcinée. Nous les avons trouvés dans le "journal et livre de comptes" de John Dunne, dans la maison abandonnée des Dunne à Askinch-en-Haut. John Dunne, y exprime ses sentiments envers sa future épouse Ann Moran, mais peut-être qu'il ne lui a jamais fait parvenir.

John et Ann se sont mariés le 5 février 1864, en l'église catholique de Ballyconnell. Ils étaient âgés respectivement de 39 et 28 ans. Le premier poème fut écrit vers le début de novembre 1862, quinze mois avant le mariage et le deuxième vers la fête de Pâques en 1863. John Dunne et Ann Moran étaient les parents de David Dunne avec qui j'ai correspondu dans les années 1940 et les grands-parents de Ita Dunne que nous avons visitée, en Irlande, le 14 juin 1988. Ces poèmes (traduction libre) sont l'âme et le cœur de l'Irlande.

début novembre 1862...
de John à Ann

*Est-ce votre indifférence qui prédomine?
Une blessure qui vous fait trop mal?
Heureux, mes yeux une fois se sont baissés.
Depuis qu'on vous a trompée,
Vous ne devez pas croire la moitié de ce que vous entendez.
J'ai chuté avec quelqu'un, il est vrai.
J'avoue ma faute, mais ma chère,
je vous serai toujours fidèle.
Puisque votre beauté et votre volonté combinées
aux charmes que je recherche chez une femme.
Vos manières douces, votre tempérament gentil.
M'ont fait vôtre pour la vie.
Je suis prêt à fixer le jour.
Je veux dire rien autre chose.
Si vous voulez me marier,
Moi, bien sûr, j'achèterai l'anneau.*

===== *Au fil des ans* ===== *Été 1996* =====

vers la fête de Pâques, en 1863...
de John à Ann

*Je pourrais passer tout le temps dont je dispose
À vous baiser et vous courtiser,
jusqu'à épuisement, jusqu'à l'accomplissement.
J'anticipe le jour où je pourrai voir.
Un beau soleil d'été.
Vous couler dans mes bras sans défaillir.
Vous êtes le bonheur
Que je pourrais souhaiter à n'importe qui.
Si je pouvais être pour vous, votre chevalier servant.
Vous pourriez me reconforter et me chérir
Dans les moments troubles et dans les épreuves.
Et je ferais la même chose pour vous jusqu'à la fin de ma vie.
Mais, pour le moment.
Ma pensée est toute orientée à l'idée.
Après sept semaines de jeûne, de vous voir et tous mes amis.*

William Henderson - Co-fondateur d'East Frampton (aujourd'hui Saint-Malachie, Saint-Léon-de-Standon et Saint-Nazaire), par Malcolm Henderson, son arrière-petit-fils, (traduction par Jean-François Caron)

William Henderson voit le jour en 1783, à Foula, une île quelque peu isolée du reste des Shetland dans le nord de l'Écosse. À la naissance de William, son père travaille comme agent pour le seigneur anglais de Foula. Cependant, il ne peut conserver longtemps cet emploi, qui exige beaucoup de fermeté au moment de collecter les loyers. La famille Henderson est obligée de quitter Foula pour l'île de Papa où elle s'installe dans les ruines d'une maison abandonnée. Beaucoup plus tard, William rembourse les dettes contractées par son pauvre père.

Tout jeune, William Henderson quitte l'île de Papa pour travailler à Liverpool, capitale portuaire de l'Angleterre. En 1799, il s'embarque pour Montréal. Il n'a alors que 16 ans. Quelques années plus tard, il s'associe avec messieurs Gibb et Holt dans une solide entreprise commerciale, qui possède des entrepôts à Montréal et Québec, ainsi qu'un bateau sorti d'un chantier de Lévis.

En 1810, William Henderson se rend en Angleterre pour préparer une commande de marchandises à revendre en Amérique. Le commis anglais de l'entreprise lui présente un état de compte selon lequel les sommes dues sont inférieures aux comptes à recevoir au Canada. Fort de cette information, William augmente la marge de crédit de l'entreprise pour acheter des marchandises à revendre l'année suivante. Il demande à son commis d'effectuer le transport le plus tôt possible le printemps suivant, pour que le bateau de location soit le premier entré dans le Saint-Laurent après le retrait des glaces.

Au printemps de 1811, William Henderson retourne en Angleterre. Il n'attend pas que parte de Québec le bateau de la compagnie, préférant se rendre à Boston pour s'embarquer sur un autre transport. Arrivé en Angleterre, il apprend que l'état de compte de l'année précédente est inexact. En réalité, la dette de Gibb, Holt et Henderson est importante au point que le commerçant doit remettre le bateau de la compagnie et son contenu à ses créanciers pour

===== *Au fil des ans* ===== *Eté 1996* =====

rembourser la dette. William Henderson entreprend néanmoins de commander de nouvelles marchandises à expédier au Canada l'année suivante. Pendant ce temps, les premiers bateaux européens entrent à Québec... sans l'essentiel des marchandises destinées à Gibb, Holt et Henderson, mais avec un représentant des créanciers, venu réclamer le paiement de la dette. Voilà qui embarrasse fortement l'entreprise. À son retour d'Angleterre, le transport de William Henderson subit de nombreuses tempêtes et aboutit dans le sud des Etats-Unis. Le commerçant remonte vers Montréal en diligence et c'est à Albany (New York), qu'il apprend la douloureuse nouvelle dans un journal de Montréal ; la faillite et la fermeture de Gibb, Holt et Henderson.

Enrôlé dans la milice dès 1803, William Henderson en devient un membre actif lorsque les Etats-Unis entrent en guerre contre l'Amérique du Nord britannique en 1812. C'est à titre de sergent qu'il sert dans la garnison de Québec et de Lévis, mais il gagne plusieurs galons d'officier pendant le conflit armé.

Tandis que William sert vaillamment la Couronne britannique, son jeune frère Gilbert retourne en Angleterre pour y établir de nouveaux rapports avec des sociétés commerciales. À la fin de la guerre, les deux frères ont pignon sur rue à Québec, prospèrent en affaires et acquièrent un immeuble au coin de la rue Saint-Paul et d'une petite rue appelée alors "Henderson." La modernisation du Vieux-Port a entraîné la disparition de cette rue il y a quelques années, mais les plus âgés de nos lecteurs s'en souviennent peut-être. Elle était bordée de vieux hôtels le long de la Gare du Palais et on y trouvait un bureau de poste du même style que la gare et connu comme "le bureau de poste de la rue Henderson."

C'est à cette époque plus favorable que William Henderson fonde, avec des associés, la Quebec Fire Insurance Company, actuellement partie intégrante du Royal Group. À ma connaissance, cette compagnie d'assurance était la première du genre au Canada. Le marchand de Québec en est le secrétaire perpétuel, puisque la compagnie lui verse un salaire à ce titre, jusqu'à sa mort. Dans le monde des assurances, William Henderson est aussi un représentant pour la Eagle Life Insurance Company.

Après la guerre de 1812, le gouvernement du Bas-Canada accorde des terres à tous les membres actifs de la milice, conditionnellement à leur défrichement. Je ne saurais dire où se trouvait la terre donnée à mon aïeul, mais beaucoup de ses compagnons d'armes ont reçu des terres dans East Frampton, sur la rive est de la rivière Etchemin. La plupart des nouveaux propriétaires sont des Canadiens d'origine française et la grandeur des terres varie selon le grade obtenu à la guerre. Comme ces miliciens sont généralement déjà établis dans la vallée du Saint-Laurent, ils n'entrevoient pas de défricher les "hauts" de l'arrière-pays. C'est ainsi que William Henderson, toujours aussi à l'affût des bonnes affaires, passe des contrats avec ses compagnons d'armes et s'engage à assurer le défrichement des terres pour satisfaire aux exigences du gouvernement, confirmer les droits de propriété et ainsi faciliter la revente à son entreprise.

Pour assurer le défrichement, William Henderson et son frère Gilbert engagent des Irlandais fraîchement débarqués à Québec. Dès qu'ils sont propriétaires des terres en bonne et due forme, ils les louent à ces défricheurs en vertu de baux emphytéotiques d'une durée de 99 années, prévoyant un montant pour l'achat des terres occupées, à tout moment pendant cette période. Le montant d'achat joue entre 35 cents et 1,10 \$ l'acre, selon la situation des terres. Le loyer annuel représente environ 10 p. cent du montant d'achat. À la fin des années 1870, les législateurs établissent à 99 années la durée maximale de tous les baux, quels qu'ils soient. Les Henderson préparent alors de nouveaux "titres" selon lesquels les terres deviendront la propriété des locataires, au plus tard, dans les années 1970. Mais déjà, les Henderson ont vendu de nombreuses terres pour favoriser la construction ou l'amélioration des routes et pour faciliter l'obtention de prêts agricoles par les colons irlandais et canadiens.

===== *Au fil des ans* ===== *Été 1996* =====

Les frères Henderson font construire des moulins à scie et à farine là où ils prévoient des agglomérations rurales. Gilbert est le premier Henderson à s'établir à East Frampton dans les années 1830. Il construit sa maison, "Bois Gilbert," face à la route de Saint-Edouard. Cette maison est actuellement occupée par Forrest Henderson. Le moulin à farine de Gilbert s'élevait dans la vallée qui longe la route de Saint-Damien, près du rang Saint-Jean. Quand j'étais jeune, monsieur Dion exploitait encore vaillamment ce moulin. Le moulin à scie se trouvait à peu près au même endroit où tournait le moulin Tanguay, récemment démoli pour "améliorer" le paysage de la route 277.

William Henderson fait construire le "manoir" dans les années 1840. Il occupe, pendant ce temps, une petite maison de l'autre côté de la route. Mon père a fait démolir cette maison dans les années 1940. Le moulin à farine s'élevait au pied du cimetière protestant et ses fondations soutiennent actuellement un chalet. Le moulin à scie se trouvait là où la route 277 passe au-dessus du ruisseau Hemison, puisque l'ancienne route contournait l'arrière du cimetière. Le premier pont de Saint-Malachie était également dans le même secteur. L'église anglicane, en bois dans les premiers temps de la colonie, offrait sa façade du côté de la rivière. Après un malheureux incendie, on l'a reconstruite en pierres, en 1851, avec l'entrée vers l'est cette fois, telle qu'on la voit actuellement. Le village du ruisseau Hemison comprenait aussi la maison du meunier, un four de séchage des grains et un autre pour cuire des briques.

Au départ, les frères Henderson possèdent les terres en société. Plus tard, il divisent cette grande propriété le long d'une ligne imaginaire au sommet de la colline, là où se trouve actuellement la ferme Henry. En plus des terres acquises auprès des miliciens, les Henderson en achètent d'autres à la Couronne, à l'Église et à des particuliers. Si bien qu'ils possèdent, ensemble, presque la totalité des rangs 8, 9, 10 et 11 du Township de Frampton, des lots dans le rang 7, les trois premiers rangs de Standon et d'autres lots près de Saint-Luc.

En 1853, à l'âge de 70 ans, William Henderson avait déjà fermé son commerce à Québec. Au lieu de goûter la douceur d'une retraite bien méritée à Saint-Malachie, il préfère investir 8 000 livres (environ 40 000 \$) dans les Vieilles Forges de Trois-Rivières et en devenir l'administrateur... le dernier administrateur, puisque cette entreprise bat déjà de l'aile. L'investisseur perd tout son avoir et la banque va jusqu'à saisir sa rente de la Quebec Fire Insurance Company pendant un certain nombre d'années. Il ne lui reste que sa maison, passée au nom d'un de ses fils, et sa part des loyers pour les terres en location.

Ces loyers n'étaient pas faciles à collecter. Les locataires s'arrangeaient souvent pour payer leur dû avec du bois de chauffage, des pommes de terre, leurs fils comme main-d'œuvre gratuite, une coupe de foin ou d'autres produits et services. Malgré ses nombreux revers de fortune, William Henderson vit jusqu'à l'âge vénérable de 100 ans et 40 jours. Il s'éteint dans son "manoir" en 1883 et ses restes reposent dans le cimetière protestant de Saint-Malachie (chapelle Saint-Paul).

William Henderson s'est marié deux fois pendant sa période de résidence à Montréal, mais ses deux épouses et les trois enfants issus de ces unions sont décédés très tôt. Il s'est remarié sur le tard à une femme beaucoup plus jeune que lui et, de cette union, sont nés quatre garçons et une fille. William Henderson avait 65 ans à la naissance de son quatrième fils, le seul à voir le jour à Saint-Malachie. L'aîné des fils Henderson est décédé relativement jeune et ne s'est jamais marié. Le troisième fils, un arpenteur qui a longtemps vécu en Australie, ainsi que l'unique fille [Mary Ann] sont décédés à un an d'intervalle, sans testament. Tous deux célibataires, ils habitaient le "manoir" à Saint-Malachie. La propriété fut vendue pour régler les affaires de famille. Le deuxième fils de William cultivait une terre au ruisseau À l'eau chaude. Le seul fils de ce dernier est mort relativement jeune et [Forrest], le petit-fils, est le dernier représentant de la famille Henderson à Saint-Malachie.

(dans la maison "Bois Gilbert" de l'aïeul Gilbert). Vers 1950, un autre petit-fils de la famille Henderson du ruisseau À l'eau chaude devient président de la Quebec Pire Insurance Company, fondée par son grand-père. Le quatrième fils de William, Edward, était également un arpenteur et vivait de l'autre côté de la route face au "manoir." C'est lui qui a dressé la plupart des levés officiels à Saint-Malachie et dans la région. Edward a eu dix enfants. Certains ont cultivé la terre à Saint-Malachie, avant de partir... au New Hampshire pour travailler en usine ou à Thunder Bay en Ontario. L'armée américaine a recruté trois filles d'Edward comme infirmières pendant la Première Guerre mondiale. Une quatrième a épousé un fils Hodgson du moulin de Frampton.

Pour ma part, je suis le dernier Henderson à être né à Saint-Malachie, en 1938, dans la maison de l'autre côté de la route du "manoir." J'ai fait mes études universitaires à Kingston en Ontario, puis j'ai obtenu un emploi à Toronto, où j'habite depuis maintenant 36 ans. Le frère aîné de mon père a réglé les affaires de ses oncles et tante, décédés sans testament et a récupéré les biens les plus précieux avant de liquider la propriété. Ces biens comprenaient les mémoires de Willaim Henderson, des cartes manuscrites, des notes d'arpentage et plusieurs autres documents. Etant donné que mon oncle ne s'est jamais marié, j'ai hérité de ce patrimoine familial et c'est à partir de ces écrits de mon arrière-grand-père William que j'ai rédigé le présent article.



Le manoir de William Henderson à Saint-Malachie.

BELLECHASSE TIRÉ DE L'OUBLI ***L'Action Catholique, été 1946.***

par Aline Bernier-Asselin

SAINT-RAPHAEL - Elu préfet. M. Louis Fleury, maire du village a été élu préfet du comté de Bellechasse à la réunion des maires tenue le 12 juin, au chef-lieu. Nos félicitations. (5 juillet)

SAINTE-SABINE - Caisse populaire. 70 actionnaires ont fondé dans notre paroisse une caisse populaire. M. Ls Lemieux en fut nommé président et M. Ernest Guay, gérant. Fermières - Il y a eu des élections chez les dames fermières, Mme Aurèle Gagnon fut élue présidente; Mme Hilaire Tanguay, vice-présidente et Mme Louis Guay, trésorière. Divers - M. Alphonse Lamontagne (à William) a acheté la terre de M. Octave Boutin. - MM. Isa Bédard et Philius Boucher se construisent des maisons dans le village. - Mme Lionel Mercier, à l'Hôtel-Dieu de Québec. M. Adélar Brochu a fait un séjour à l'hôpital de l'Enfant-Jésus. Mmes Joseph Turmel et Wilfrid Bizier ont aussi fait un séjour à l'hôpital. Nos vœux de rétablissement. (9 juillet)

SAINT-CHARLES - Mort à 97 ans (DNC) La paroisse de Saint-Charles vient de perdre l'un de ses citoyens les plus estimés et les mieux connus en la personne de M. Marc Turgeon, ancien conducteur du C.N.R., décédé hier soir, à l'Hôtel-Dieu de Lévis, après une courte maladie. Il était âgé de 97 ans et 10 mois. Lui survivent ; son épouse née Marie Gosselin ; deux fils ; M. Oscar Turgeon, voyageur de commerce, de Montréal et M. le notaire Alexandre Turgeon, de Saint-Charles; deux filles ; Mme Victor Audet (Alice), d'Outremont Montréal, et madame Pierre Dumontier (Antoinette), de Lévis, plusieurs petits-enfants : M. Henri Audet, I.C., de Radio-Canada, Montréal, Mme Arthur Hamelin (Madeleine Audet), de Lévis, Mlle Pauline Audet, de Montréal, Mlle Pierrette Dumontier, de Lévis, etc. Les funérailles auront lieu à Saint-Charles. Le jour et l'heure en seront annoncés plus tard. L'Action Catholique présente à la famille en

deuil ses condoléances les plus sincères. (16 juillet)

SAINT-LEON-DE-STANDON - Mariages (DNC) Le 16 mai, M. Gérard Nadeau, fils de M. Louis Nadeau et Mlle Rose-Aimée Fournier, fille de M. et Mme Lucien Fournier. - Le 1er juin, M. Gérard Lecours, fils de M. et Mme Alfred Lecours, et Mlle Marie-Anita Lecours, fille de M. et Mme Jos. Lecours. - Le 22, M. Clermont Fournier, fils de M. et Mme Clovis Fournier, et Mlle Thérèse Lecours, fille de M. et Mme Alfred Lecours. (17 juillet)

SAINT-VALLIER- Décès de la courriériste pour l'Action Catholique. (DNC) Le 20 juin, est décédée Dame Blanche Lessard, épouse de M. Edmond Roy, à l'âge de 72 ans. Le service fut chanté à Saint-Vallier et l'inhumation fut faite au cimetière de Berthier. La défunte avait été courriériste pour "L'Action Catholique," pendant 20 ans. Portait la croix, M. Gabriel Roy. Conduisait le corbillard, M. Jos.-Philippe Breton. Portaient le cercueil : MM. Georges-O. Roy, Eugène Breton, Wilfrid Maurice, Aristide Richard, Hubert Roy et Geo.-Albert Gourgues. Incendie - Le 18 juillet, le feu a détruit de fon en comble la grange de M. Jos - Arthur Roy, de cette paroisse, ainsi que ses voitures, harnais et instruments aratoires, de même qu'une bonne quantité de bois franc et de pin, etc. (26 juillet)

SAINT-RAPHAËL - Accidenté M. Adjudor Breton, du 5e rang, qui fut sérieusement blessé par un boeuf, a pris un mieux sensible, à l'Hôtel-Dieu de Lévis, où il fut transporté immédiatement après l'accident. M. Breton souffrait d'une profonde déchirure à la mâchoire, de plusieurs blessures à la figure et d'une rupture musculaire dans le dos. Il est sous les soins du Dr. Roméo Roy et l'on espère qu'il sera bientôt rétabli. (5 août)

SAINT-GERVAIS Mort subite de M. Chartier (DNC) M. J.-C. Chartier, entrepreneur peintre, qui exerçait son métier depuis 45 ans, est décédé subitement, à la résidence de son fils, à l'âge de 69 ans et 11 mois. Il a été foudroyé par une syncope. Le défunt était avantageusement connu et la nouvelle de sa mort inattendue a causé de très vifs regrets. Outre son épouse, née Alexandrine Lamontagne, M. Chartier laisse deux fils ; M. Eugène Chartier, agent de produits pharmaceutiques, de Saint-Gervais, M. Raoul Chartier, reviseur des pensions de vieillesse pour le comté de Bellechasse : une fille; Mme Christien : un gendre, M. Christien : une petite-fille : Lise. Nos sympathies à la famille. (7 août)

SAINT-DAMIEN - Violent incendie (DNC) Un incendie, survenu dimanche soir dernier, a ravagé une bonne partie des propriétés de M. Jérémie Lamontagne, cultivateur de cette paroisse. Le feu s'est déclaré en l'absence de M. Mme Lamontagne, vers six heures et demie. La grange avec la nouvelle récolte de foin qu'elle contenait, de même que deux autres dépendances ont été détruites. On déplore également la perte de plusieurs instruments aratoires, de 35 cordes de bois, et de quelques animaux. Le total des pertes est évalué à 3 000 \$. À la vue du sinistre, de nombreux pompiers volontaires sont accourus sur les lieux. On parvient, après un long et patient travail, à sauver la résidence de M. Lamontagne. M. l'abbé Jean-Marie Leblond, de cette paroisse, s'est rendu sur les lieux, pour encourager de sa présence et donner lui-même l'exemple aux braves qui luttaient de zèle pour sauver la propriété de leur co-paroissien. (14 août)

SAINT-LAZARE - Sérieux accident (DNC) Fernande Dumas, âgée de six ans, fillette de Mme veuve Roméo Dumas a été victime d'un pénible accident au cours duquel elle se fit fracturer la crâne et casser une jambe. La victime se fit frapper en traversant le chemin par une auto conduite par M. Joseph Aubin du Bureau Goulet. M. l'abbé Mercier et le docteur Poirier de St-Damien furent demandés immédiatement. L'accident est survenu mercredi, avant-midi vers dix heures. (22 août)

HONFLEUR se distingue à Sherbrooke. Le tournoi éliminatoire provincial pour le choix des équipes qui représenteront la province de Québec au concours national des jeunes éleveurs, s'est tenu mercredi à Sherbrooke. Les vainqueurs, ont été proclamés par M. J.-P. Fleury, chef de la production animale au ministère fédéral de l'Agriculture. L'équipe d'Ormstown, composée de MM. Donald McQuaig et Eric McCartney, est sortie victorieuse à l'exercice des bovins et mérite le trophée Sir Henry Thimton. En outre, M. Donald McQuaig gagne la coupe Stéphane Boily, décernée au champion des jeunes juges. L'entraîneur de l'équipe était M. J. McQuaig. À l'expertise des porcs, le club de Honfleur, Bellechasse, représenté par MM. A. Dumais et M. Dion, s'est classé premier. Ces jeunes avaient été préparés par M. Camille Bouchard. D'autre part, l'entraîneur L. Marcoux a conduit l'équipe de Bury à la victoire dans l'appréciation des bovins de boucherie. L'équipe était formée de MM. J. Kirkpatrick et H. Harrison. Enfin, le championnat pour l'expertise des moutons a été décerné au club de Nominique, représenté par Mlles Lucie et Noëlla Tardif et piloté par M. D. Girard. Les vainqueurs ont été proclamés au cours d'un banquet offert aux concurrents de l'exposition de Sherbrooke et présidé par M. Louis Coderre, commissaire. Des allocutions ont été prononcées par l'hon. Laurent Barré, ministre de l'Agriculture, J.-B. Lanctot, des chemins de fer nationaux, Léo Laliberté, vice-président de l'exposition, S. Johnson, Hermas Lajoie et J.-P. Lettre, représentant du service de l'Enseignement agricole. M. Lettre a remis des bourses d'étude aux membres des équipes victorieuses. L'hon. Barré a invité les jeunes à pratiquer la coopération. Il a parlé également des bienfaits du crédit agricole provincial qui a permis à des milliers de cultivateurs de rester sur leur terre. Il a terminé par des conseils opportuns à l'adresse de la jeunesse rurale. L'hon. Patrice Tardif était présent à ces agapes. (30 août)

CHAPELLE-SOUVENIR A SAINT-MALACHIE

par Yves Turgeon

En passant à Saint-Malachie, *sur* la route 277 longeant la rive est de la rivière Etchemin, vous aurez sans doute remarqué la présence d'une chapelle-souvenir, située à proximité d'une maison de ferme et de ses dépendances. L'existence de cette chapelle m'a toujours intrigué. Sa belle apparence et ses dimensions m'ont longtemps fait croire qu'elle devait commémorer un événement historique d'importance pour la région. Rien dans les manuels d'histoire n'est venu me le confirmer. Aussi, c'est en allant vérifier auprès de ses propriétaires que j'ai pu apprécier le véritable sens à lui donner.

Cette chapelle-souvenir, située sur la terre paternelle de monsieur Jean-Baptiste Bilodeau, fait suite à une promesse de ses parents, Charles Bilodeau et Emma Gagnon, à sainte Anne et à la Vierge Marie, afin d'épargner leurs cinq fils du service militaire obligatoire lors du premier conflit mondial de 1914-1918. La guerre s'étant terminée peu de temps après, on aménagea donc un premier petit bâtiment de ferme en lieu de prière, lequel fut remplacé en 1923 par la chapelle que nous voyons aujourd'hui, beaucoup plus spacieuse.

Le bâtiment en bois mesure 12 pieds par 25. 11 provient d'une autre ferme sise sur la rive ouest de la rivière Etchemin. Sous les sollicitations pressantes de sa mère, c'est Jean-Baptiste qui la déménagea en hiver, sur patins, et la transforma avec ses frères et beaux-frères en un joli petit temple de dévotions familiales. L'intérieur peint en blanc avec dorure, séparé en deux par une balustrade, peut accueillir une vingtaine de personnes. L'autel et les tables sont d'origine inconnue, mais leur qualité laisse peu de doute sur leur provenance. Peut-être venait-elle de l'église de Saint-Malachie, au même titre que plusieurs autres ornements religieux, comme les portes de la chapelle, les oriflammes placés sur l'autel, les chaises, qui ornent toujours le sanctuaire et la nef? Il ne faut pas se surprendre de tant d'efforts, puisque cette chapelle allait devenir au même moment un oratoire privé, qui devait permettre à l'aîné, Arthur, prêtre missionnaire oblat, d'y célébrer la messe lors de ses séjours à la maison paternelle.

À ce récit des origines de la chapelle se greffent plus de 70 ans de souvenirs personnels et familiaux, que monsieur Jean-Baptiste et sa famille livrent volontiers, à quiconque leur confie son étonnement de retrouver un aussi joli temple miniature au beau milieu d'une cour de ferme. Pour nous qui sommes étrangers à la famille des Bilodeau de Saint-Malachie, l'histoire de leur chapelle-souvenir ne manque pas de nous interpeler.

Cette chapelle témoigne d'épisodes marquants de notre passé religieux collectif. D'abord, son érection même, en reconnaissance pour faveur obtenue à sainte Anne et à la Vierge Marie, qui relève d'une ancienne tradition populaire des dévotions à des saints patrons. A-t-on besoin de rappeler l'importance accordée aux dévotions populaires au Québec, entre autres, à celle de sainte Anne dont on retrouve des manifestations depuis le Régime français? Faut-il s'étonner que la chapelle votive des Bilodeau s'édifie à une époque où ces dévotions sont instituées par les pasteurs avec le plus de force auprès de leurs paroissiens? À ce titre, sans doute que l'influence de J. A. Kirouac, à la cure de Saint-Malachie de 1903 à 1910, soit à considérer. C'est cet abbé, devenu curé de Sainte-Justine-de-Langevin après son départ de Saint-Malachie qui, en 1921, érige les chapelles Sainte-Anne et du Sacré-Cœur, en reconnaissance pour avoir épargné les jeunes gens de la guerre mondiale et pour avoir mis fin à un incendie dévastateur dans la paroisse. L'intérieur de la chapelle-souvenir nous révèle l'importance des dévotions par la présence des statuette à sainte Thérèse, saint

=====*Au fil des ans*====:s=====*Eté 1996*====

François d'Assise et saint François de Sale, aux côtés de l'imposante statue de sainte Anne et la Vierge Marie. D'ailleurs, la chapelle fut à maintes reprises l'endroit de rendez-vous des gens de la route au mois de Marie, et prit le relais de la croix de chemin.

Par ailleurs, l'oratoire aménagé dès 1923 place la chapelle-souvenir au rang des temples consacrés par l'Eglise catholique, aux côtés des églises paroissiales et des chapelles des communautés religieuses. Aussi, fallait-il un motif plus que raisonnable pour accorder ce privilège. Quelques rares dignitaires ont eu droit à cet égard, comme chez le Lieutenant gouverneur de la province ou à la chapelle érigée par les évêques Paquet à Saint-Nicolas. Règle générale, seules la maladie ou les infirmités du pasteur pouvaient justifier qu'il y expose la Sainte réserve ou, si vous préférez, y garde le Bon Dieu chez soi. La descendance des lieux, aménagés de façon convenable, avec propreté et beauté, devait en être assurée. Aussi, ces chapelles privées ne devaient offrir le service religieux seulement qu'au propriétaire des lieux et à ses très proches. Pas question alors pour les paroissiens des environs de couper le trajet en deux ou trois pour assister à la messe dominicale à la chapelle plutôt qu'à l'église paroissiale. Ces chapelles privées sont rares et, à ma connaissance, on ne recense d'autres exemples du genre en Bellechasse qu'à Saint-Vallier, sur le domaine seigneurial.

Ce type de chapelle est rare mais s'inscrit dans le contexte de l'époque. Et à ce titre, on peut affirmer que la famille Bilodeau s'est illustrée par la quantité et la qualité des membres et amis qui y ont gravité. En plus de son frère Arthur, Jean-Baptiste compte deux soeurs religieuses de la Congrégation de la Providence. De plus, deux de ses oncles maternels étaient prêtres dont l'un, Placide Gagnon, fut principal à l'Ecole normale de Saint-Damien, celui-là même qui obtint l'autorisation directement à Rome pour son neveu oblat. À ces premiers sont venus se greffer des amis, tel les évêques Joseph C. Bonhomme et Henri Belleau, vicaire apostolique de l'abbé Arthur. Pas étonnant qu'une chapelle soit issue de ce contexte particulièrement marqué par le religieux.



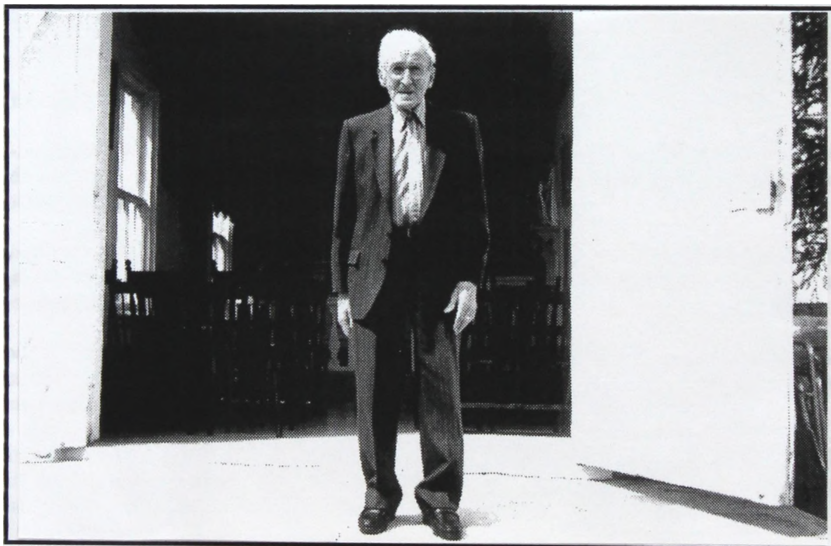
Rassemblement familial chez les Bilodeau, années quarante.

Pareil phénomène nous renseigne beaucoup sur la place du religieux dans la vie quotidienne des familles, et les rôles de chacun. Avec leurs talents et leur influence, chaque homme et chaque femme ont contribué à la matérialisation et au rayonnement de cette chapelle-souvenir.

Toute singulière soit-elle, cette histoire s'inscrit parfaitement dans un même passé que le nôtre, celui des familles catholiques d'origine canadienne-française. Cette chapelle-souvenir fait de Saint-Malachie un lieu privilégié : aux côtés de son église paroissiale, l'église anglicane St Paul et la maison Quigley, elle mérite de figurer dans une éventuelle mise en valeur de notre patrimoine religieux.



Fête des pères chez *monsieur* Jean-Baptiste Bilodeau, juin 1996.



Monsieur Jean-Baptiste Bilodeau, juin 1996

BELLECHASSE : LES GRANDS INCENDIES

par André Beaudoin

Les grandes conflagrations sont aussi vieilles que l'humanité. L'histoire nous enseigne que le sinistre Néron fit incendier Rome en 66 après Jésus-Christ et qu'il accusa les Chrétiens de ce crime odieux.

Seizes siècles plus tard, le 2 septembre 1666, un incendie qui passa à l'histoire sous le vocable de Grand Incendie, détruisit les deux tiers de la ville de Londres et laissa deux cent mille malheureux sur le pavé. Un chroniqueur de l'époque rapporta que les sinistrés étaient si consternés qu'ils n'essayaient même pas de sauver leurs biens.

Au siècle dernier, un incendie majeur détruisit une partie de la ville de Chicago et au début de ce siècle, la ville de San Francisco fut détruite par une conflagration gigantesque à la suite d'une secousse sismique qui passa à l'histoire. Ici même au Québec, nous avons à l'esprit le violent incendie qui ravagea la ville de Rimouski au début des années cinquante.

La région de Bellechasse a connu sa part de calamités en matière d'incendie majeur et trois villages furent particulièrement éprouvés au cours de ce siècle. S'ils ne firent heureusement que peu de victimes, ces sinistres causèrent des dégâts matériels considérables et firent la manchette à l'époque.

Saint-Raphael, le 14 octobre 1914.

Voici comment *L'Action Catholique* rapportait la tragédie le lendemain.

(Service spécial de *L'Action Catholique*)

Saint-Raphael, Bellechasse, 15- Une partie du village de Saint-Raphael, à l'est de l'église, a été dévastée par un incendie hier après-midi, et ce n'est que dans la soirée que l'élément destructeur a été maîtrisé.

L'incendie a détruit vingt-six maisons et dépendances, et environ vingt familles, dont la plupart ont tout perdu, ont été jetées sur le pavé, et ont dû aller se réfugier chez des parents ou des amis.

Les pertes se chiffrent à au moins 50 000 \$ et ne sont que partiellement couvertes par les assurances. Le feu s'est déclaré vers deux heures de l'après-midi. Il a pris dans un tas de déchets à peu de distance de la maison de monsieur François Bolduc, marchand.

On dit que le voisin de M. Bolduc, M. Joseph Roy, faisait brûler cet amas de déchets dont il voulait se débarrasser et les étincelles tombant sur le toit goudronné de la maison de M. Bolduc, y ont mis le feu. Celle-ci fut brûlée en quelques minutes et les flammes attaquèrent bientôt les propriétés voisines.

===== *Au fil des ans* ===== *Été 1996* =====

Notre village n'a aucun appareil de protection contre le feu. Il a fallu combattre les flammes avec de l'eau puisée aux moyens de seaux dans les puits du voisinage. On comprend que ce n'était pas suffisant pour lutter contre une pareille conflagration. Aussi les maisons brûlaient les unes après les autres, en présence de la population, qui ne pouvait faire plus que d'aider au sauvetage des effets de ménage.

Pour comble de malheur, quantité de meubles et autres articles de ménage sauvés des maisons menacées par l'incendie, ne furent pas transportés loins. On les entassait précipitamment à quelques pas des résidences, et les flammes en se propageant détruisaient tout.

Le feu a fait rage dans l'après-midi et n'a cessé ses ravages que dans la soirée vers 9 heures. Mais les gens sont restés sur le qui vive toute la nuit craignant de voir s'allumer d'autres incendies par les étincelles que le vent soulevait du brasier et transportait de tous côtés.

L'article de *L'Action Catholique* publié par la suite la longue liste des sinistrés et mentionne que le feu s'est arrêté chez un dénommé Xavier Latulippe. Le chroniqueur rapporte également que les pompiers de Québec ont été appelés, mais qu'ils ont rebroussé chemin à Lévis après qu'on ait réalisé que la seule source d'eau d'importance disponible était trop éloignée.

Nous apprenons par la suite que le curé du temps, l'abbé Théophile Dumas, constatant que la situation était désespérée, organisa une procession au Très Saint-Sacrement et d'après les témoignages du temps, il semble que le feu s'arrêta exactement à l'endroit qu'avait parcouru le curé Dumas. Il s'agit d'une situation classique en pareilles circonstances. Simple coïncidence ou intervention d'une force supérieure? Allez savoir.

Comment les gens se relevèrent-ils d'une épreuve aussi gigantesque? Sept personnes sur huit ne détenaient aucune assurance. Une délégation des notables de l'endroit rencontra le député de l'époque qui promit de faire des représentations auprès du gouvernement. Sans doute également les sinistrés obtinrent-ils une assistance matérielle, financière, morale non négligeable de la part des municipalités voisines.

Trois quarts de siècle se sont écoulés et ce village si typiquement bellechassois s'est depuis longtemps relevé de ses ruines. Rappelons que Saint-Raphael était le chef-lieu du comté avant l'avènement des municipalités régionales de comté.

Saint-Camille-de-Lellis, 22 septembre 1922.

Aussi curieusement, ce deuxième feu d'importance dans l'histoire de notre comté se produisit également en automne, alors que logiquement on se serait attendu que les sécheresses de l'été aient été plus favorables à ce genre de tragédie. Peut-être tout simplement les gens étaient-ils plus prudents lors de la saison estivale. Sans doute il eut été considéré comme socialement inacceptable de prendre le moindre risque lors de la belle saison... Peut-être également existait-il une réglementation qui interdisait de "jouer avec le feu."

Voici comment *L'Action Catholique*, toujours aussi omniprésente, rapportait la tragédie.

Un terrible incendie a ravagé la partie la plus belle du village de Saint-Camille, mardi après-midi, vers les trois heures. Une personne vit les flammes qui s'échappaient du hangar de marchandises de M. Joseph Audet et donna l'alarme.

===== *Au fil des ans* ===== *Été 1996* =====

Le feu se propagea si rapidement, qu'en un instant tout le hangar et l'écurie étaient en flammes. Le magasin y attendant pris feu immédiatement, de même que la résidence privée d'où on ne put rien sauver. Le vent était très violent et soufflait dans la direction de l'est.

Les deux maisons voisines, celles de MM. Léo Dubé et Philippe Poulin s'emflammèrent rapidement et le travail des pompiers volontaires se réduisit à sauver des marchandises et des meubles. Le manque d'eau rendait le travail de défense presque inutile, surtout dans les premiers temps. Le feu commencé à trois heures de l'après-midi ne s'arrêta qu'à dix heures du soir.

De la maison de M. Joseph Audet, le feu se communiqua à l'église. Les flammes prenaient à différentes places sur la façade, mais l'on parvenait à l'éteindre. Le clocher où l'on ne pouvait parvenir prit feu sous la tôle et, dès lors, il devint évident que les efforts étaient inutiles pour sauver cette église dont on était fier, à juste titre. Tous les ornements d'église ainsi que les statues furent sauvés. Mardi soir, 21 familles étaient sans abri.

Le montant total de la perte est d'environ 250 000 \$. Les lignes de téléphone sont complètement désorganisées. Quatre magasins généraux, deux restaurants, l'hôtel, le bureau de poste, la banque et plusieurs résidences privées sont en cendres.

L'article du quotidien se termine ici, aussi abruptement. Il nous laisse un peu sur notre soif de curiosité. D'autant plus qu'il semble qu'un autre incendie majeur ait dévasté la petite municipalité quelques années plus tôt, le 1er septembre 1921. Deux lourdes épreuves en 4 ans et étrangement, la mémoire collective du petit village a relégué aux oubliettes une page aussi importante de son histoire. Dans quelques années, en 2002, Saint-Camille fêtera son centième anniversaire et il nous reste à espérer que les historiens amateurs qui écriront la monographie paroissiale retraceront au hasard de leurs recherches quelques archives qui nous en apprendront davantage.

Saint-Nérée, 13 juin 1953.

Le petit village vient de s'endormir paisiblement lorsque soudain dans la nuit un crépitement menaçant se fait entendre. De la remise d'un marchand de l'endroit s'échappe une lueur sinistre de mauvais présage.

Une fumée noire et opaque s'élance au-dessus de toit tandis que les flammes dévastatrices s'attaquent à la maison attenante. Déjà l'étendue du désastre s'annonce aux voisins éveillés par les cris d'alarme. Les bonnes volontés s'unissent. Il faut sauver des vies, un peu de biens personnels, mais surtout enrayer l'élément destructeur, sinon il sera trop tard.

Mais c'est bien vite un véritable cauchemar, une nuit d'enfer. La lueur se répend, rouge, écarlate, brûlante, touchant les quatre points du village. En un rien de temps, le couvent, de construction récente (1948), est un amas de ruines. Les flammes courent littéralement d'une maison à l'autre. L'angoisse atteint son paroxysme lorsque dans la confusion générale on croit que de jeunes enfants ont péri dans les flammes. Heureusement la rumeur sera sans fondement. Déjà quelques pompiers volontaires de Saint-Raphael sont accourus. On s'affaire à sauver les archives de la paroisse, les Saintes Espèces.

À son tour l'église est menacée. Sollicité de partout, le curé du temps, l'abbé Lorenzo Côté, place une statue de la Vierge devant le temple. Au milieu de l'effronnement généralisé, il

lance cette phrase célèbre qui restera dans la mémoire collective de la paroisse : "Sauvez-là. Vous voyez bien que je n'ai pas le temps." Meurtri, blessé, calciné, le phare spirituel de la petite communauté reste debout.

Une malheureuse victime : monsieur Joseph Laprise.

Les efforts conjugués ont permis de sauver l'orgue. Paradoxalement, le dévoué et fidèle organiste de l'endroit, constant à son poste depuis quarante ans, a péri au cours du sinistre. Il est retrouvé calciné dans son jardin. Monsieur Laprise sera la seule victime de ce désastre nocturne qui aurait pu faire une véritable hécatombe.

De lourds dommages matériels.

Ils sont évalués à plus de 400 000 \$. Les secours de la Croix-Rouge déjà sont sur les lieux, apportant un premier réconfort. Puis c'est la visite de sympathie de Mgr Lionel Audet, auxiliaire de l'Archevêque de Québec, ainsi que quelques ministres et évidemment les députés du temps. L'aide financière commence le jour même.

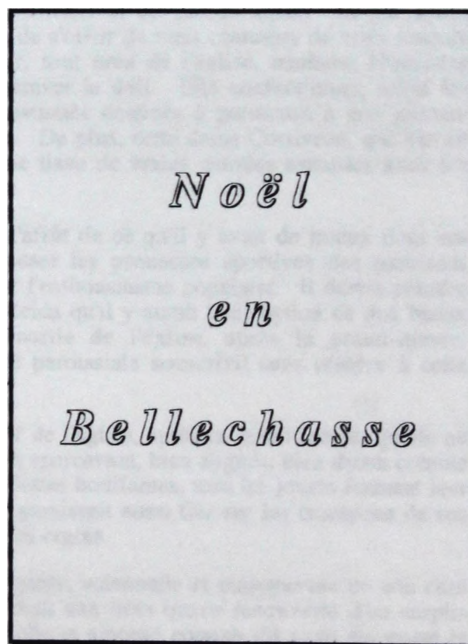
NOËL, NOËL

Pour commémorer son dixième anniversaire, la Société historique de Bellechasse désire remercier les centaines et les centaines de membres qui l'appuient dans les objectifs qu'elle poursuit et entend poursuivre au cours des prochaines années.

C'est ainsi que pour la première fois dans son histoire, notre bulletin présentera un numéro thématique : Noël en Bellechasse

Noël en Bellechasse, des heures d'heureux souvenirs que vous aurez l'occasion de revivre avec quelques-uns des meilleurs historiens de Bellechasse. Noël en Bellechasse, une excellente idée de cadeau pour parents et amis. Noël en Bellechasse, un petit classique, Noël en Bellechasse, un «must.»

En vente en kiosque pour les non membres au début de décembre.



NOS BEAUX COSTUMES DE BASEBALL

par Charles-Henri Bélanger

Nos parents, nos grands-parents, nombreux sont allés passer quelques années aux Etats-Unis. Plusieurs d'entre eux en sont revenus non seulement avec les sous qui les ont aidés à payer leurs dettes, mais aussi et surtout avec un amour-passion pour le sport national des Américains, le baseball.

Un peu partout on s'est mis à jouer au baseball : dans la cour de chacune de nos institutions d'enseignement et dans chacun de nos villages. La fièvre du baseball rejoignit même, dans nos campagnes, les communautés les plus en **retrait**. On jouait au baseball pour son plaisir, comme nos petits gars d'aujourd'hui jouent au hockey dans la rue, sans se demander s'ils sont bons. Dans le temps, les terrains de jeux paroissiaux n'avaient pas encore été inventés. Par exemple, faute d'arrêt-balles, on s'accommodait d'un mur de bâtiment de ferme; faute d'un vrai bâton de baseball, on finissait bien par trouver un bout de bois qui s'y apparentait.

Mais dans le bas du comté de Bellechasse, il est arrivé qu'à force de jouer pour son plaisir, on a fini par se prendre au sérieux au point de songer à former une ligue composée des clubs de Saint-Raphael, de Saint-Gervais, de Saint-Michel et de Saint-Vallier. Et par souci d'excellence, à Saint-Vallier, on a même décidé de s'offrir de vrais costumes de vrais joueurs de baseball. Dans le village de Saint-Vallier, tout près de l'église, madame Hormidas Corriveau, excellente couturière, accepta de relever le défi. Elle confectionna, selon les règles de l'art, une bonne douzaine de ces costumes destinés à permettre à nos joueurs d'évoluer sans contraintes d'ordre vestimentaire. De plus, cette dame Corriveau, qui n'avait rien à son éprouve, confectionna dans le même tissu de vraies calottes assorties avec les costumes.

Monsieur le curé de Saint-Vallier, toujours à l'affût de ce qu'il y avait de mieux pour ses paroissiens et sur qui devait commencer à peser les prouesses sportives des paroisses environnantes se laissa facilement emporter par l'enthousiasme populaire. Il désira prendre part aux mérites de victoires imminentes. Il décida qu'il y aurait bénédiction de nos beaux costumes de baseball, un dimanche, à la sortie de l'église, après la grand-messe. Evidemment, l'ensemble de notre communauté paroissiale souscrivit sans réserve à cette décision de notre pasteur.

Le dimanche suivant, comme convenu, au sortir de l'église, après la grand-messe, quelle ne fut pas la joie des paroissiens de Saint-Vallier en apercevant, bien alignés, bien droits comme au garde à vous dans de beaux costumes aux culottes bouffantes, tous les joueurs formant leur équipe porte-couleurs. Chacun de nos sportifs paraissait aussi fier sur les crampons de ses souliers de baseball qu'un coq sur la pointe de ses ergots.

Tout à coup, la foule se tut, c'était l'arrivée élégante, solennelle et majestueuse de son curé coiffé d'une barette. Sa longue soutane noire était aux trois quarts recouverte d'un surplis d'un blanc immaculé, largement frangé de dentelle et empesé comme s'il avait été passé la veille à l'emploi chinois. À sa droite, un peu en retrait, un enfant de chœur portant soutane

===== *Au fil des ans* ===== *Été 1996* ==

et surplis lui aussi tenait à hauteur de poitrine, un grand bénitier qui brillait l'éclat du pur argent

La cérémonie se déroula en tous points conforme aux rites prescrits par l'Eglise pour de telles solennités. En de grands gestes amples, notre pasteur aspergea généreusement nos héros du jour. Suivirent quelques brèves formulations de vœux empreintes de l'optimisme le plus confiant, annonciatrices d'éclatantes victoires qui ne sauraient tarder. Nos athlètes n'avaient pas l'air de se rendre compte qu'on leur demandait beaucoup. Leur attitude calme et sereine les faisait paraître à la mesure des espoirs que l'on fondait sur eux.

Après le dîner, avec au front les signes qui ne mentent pas d'une victoire prochaine, nos joueurs s'embarquèrent pour Saint-Gervais.

En arrivant à Saint-Gervais, déception : pour étrenner leurs beaux costumes neufs, nos joueurs de Saint-Vallier devaient se contenter d'un clos de pacage avec ses planches rondes et ses rigoles. Les vaches bien sûr étaient absentes, mais elles avaient laissé sur place, ici et là, des signes à la fois trop évidents et surtout trop nombreux de leur présence récente.

La rencontre, tout le temps qu'elle dura, s'apparente à une descente aux enfers. On aurait dit que les frappeurs de Saint-Vallier, ivres de jalousie, voyaient leurs forces décuplées. Tout se passait comme s'ils avaient voulu humilier à tout prix nos trop beaux Valliérais. Notre lanceur qui cumulait les tâches du lanceur partant et des lanceurs de relève, malgré sa bonne volonté évidente, servait des balles dont se délectaient les joueurs de Saint-Gervais. Leurs «canonnades» impitoyables et ininterrompues rendaient affolantes, démentielles les courses de nos voltigeurs.

Notre joueur au champ droit avait au moins, dans son aire d'évolution, une grange qui lui était d'un précieux secours en interceptant les projectiles qui lui étaient destinés. Mais, qui l'aurait cru? Même cette grange engendra une discussion des plus acrimonieuses. Une flèche foudroyante, décrochée du marbre, était allée percutée contre un mur de ce bâtiment. Notre voltigeur au champ droit, grâce à sa présence d'esprit, avait saisi au vol son rebondissement. L'équipe de Saint-Vallier voyait là un retrait; celle de Saint-Gervais, un circuit. Cela donne une idée de la belle entente qui a régné tout au long de l'affrontement. Le pire se produisit donc pour Saint-Vallier. Le tout se termina au compte de vingt-deux à un ou deux pour Saint-Gervais.

Une telle contre-performance commandait évidemment une analyse des plus approfondies. Chacun y est allé de ses explications. Selon certains, des joueurs auraient pensé que le fait de se retrouver en aussi bonnes grâces auprès de leur curé les autorisait à s'attarder un peu plus que nécessaire dans les vignes du Seigneur. Selon d'autres, certains de nos joueurs auraient été convaincus qu'une telle solennité n'allait pas sans quelques libations. D'autres encore, sans en être tellement convaincus, attribuaient notre défaite à l'état du terrain peu compatible avec la pratique du baseball.

Les plus objectifs et réalistes, parmi les témoins oculaires de notre déboire, ont vu que si Saint-Gervais s'était mérité une victoire aussi décisive, c'est que son équipe, mis à part les costumes, était bien mieux préparée que celle de Saint-Vallier.

Deux formations en imposaient à l'équipe de Saint-Vallier : celle de Saint-Raphael et celle de Saint-Gervais. Ces deux paroisses avaient aux études de nombreux jeunes gens. Par exemple, au début de chaque année scolaire, à la station ferroviaire de Saint-Vallier, plusieurs étudiants de Saint-Raphael prenaient le train en direction du collège de Sainte-Anne-de-la-

===== *Au fil des ans* ===== *Été 1996* =====

Pocatière. Et Saint-Gervais, pour des raisons qu'on aimerait connaître mieux, inscrivait plusieurs de ses enfants aux études longues. À la fin de juin, au moment où ces étudiants, ceux de Saint-Raphael et ceux de Saint-Gervais revenaient dans leur paroisse pour les vacances d'été, ils avaient de quatre à cinq semaines d'avance dans la pratique du baseball.

Saint-Vallier, pour sa part, avait une équipe formée en majorité de garçons entrés très tôt sur le marché du travail et pour lesquels le baseball venait bien après les *semences* dans l'ordre des priorités.

En ce qui concerne l'équipe de Saint-Gervais, il faudrait aussi signaler la présence dans ses rangs de représentants des familles Godbout. Ils étaient trois, deux frères, un cousin. On les disait étroitement apparentés aux frères Baillargeon, les lutteurs, qui formaient la famille dite la plus forte au monde.

Ces jeunes Godbout, ils étaient gros et grands, ça se voyait; ils étaient forts, ça se devinait. En tout cas, moi qui étais(?) tout jeune et pas trop costaud pour mon âge, je les craignais, et avec raison. Dans le feu de l'action, l'un d'entre eux m'avait dit de «farmer ma gueule.» J'étais à l'arrière de l'arrêt-balle, et je croyais bien faire. Comme tout le monde, je m'égosillais afin d'énerver, de déconcentrer le plus possible les frappeurs de l'équipe de Saint-Gervais, afin qu'ils cessent de frapper des coups sûrs ou bien des circuits, afin qu'ils "frappent dans le beurre" le plus possible et qu'ils soient retirés avant de nous avoir causé trop de dommages.

Un monsieur Godbout était au bâton. Je l'ai bien réalisé : ce n'est pas parce qu'on est gros, grand et fort qu'on est capable d'endurer les énervants. Il s'est tourné vers moi et il m'a dit, à moi qui étais juste au centre, derrière l'arrêt-balle : «Veux-tu ben farmer ta gueule!» Voyant que j'en avais le souffle coupé, d'autres garçons de Saint-Vallier, dans la vingtaine, m'ont tout de suite dit : «Ne t'en fais pas,» ayant l'air de me promettre qu'ils seraient là pour me défendre au cas où il viendrait à ce monsieur Godbout l'idée de faire le ménage derrière l'arrêt-balles.

Aujourd'hui je me dis : si vraiment ce monsieur Godbout s'était donné la peine de venir derrière l'arrêt-balles, leur instinct de conservation ne leur aurait-il pas dicté de chercher leur salut dans la fuite et de laisser en veilleuse leur trop généreuse promesse? Et moi, que serais-je devenu, si ce monsieur Godbout avait vraiment décidé de faire le malin?

Très discrètement, on revint à Saint-Vallier. À pas veloutés, on entra chacun chez soi. La défaite subie à Saint-Gervais convainquit le gérant de notre équipe porte-couleurs qu'il avait besoin de renforts. Ces renforts, il les a trouvés à même la «gent» étudiante du Collège de Lévis. À trop vouloir gagner n'avions-nous pas trop perdu? Les équipes paroissiales, si elles jouent bien, on les admire; si elles jouent moins bien, ne les trouve-t-on pas comiques ou sympathiques?

Ce dont il est question dans ce texte ci-dessus remonte au début des années quarante. Il est bien possible que le temps et l'imagination aidant, quelques imprécisions s'y soient glissées et soient venues ajouter un peu de coloration aux souvenirs déjà comiques et charmants de ce fameux dimanche de mon enfance.

Plusieurs de ces joueurs éprouvés sont aujourd'hui grands-papas. J'ai donc évité de donner des noms et des photos, je ne voulais pas altérer la réputation de joueurs vedettes que ces grands-papas se sont toujours plu à entretenir auprès de leur progéniture. Dans les cours des écoles élémentaires, à Saint-Vallier, maintes fois cette phrase fut répétée avec conviction : "Grand-papa, lui, il était bon!"

AU TEMPS DES FRUITAGES

par Yves Turgeon

La cueillette des fruitages, voilà bien *une* pratique qui se marginalise de plus en plus. Pourtant, il n'est pas si loin le temps où les fruitages marquaient un moment important de l'été, qui concernait toutes les familles à la campagne. Des discussions que j'ai eues avec plusieurs des jeunes et moins jeunes de mon entourage à ce sujet, s'expriment pourtant d'heureux souvenirs et un brin de nostalgie. Si je prends pour sujet cette pratique toute estivale, c'est que je remarque comme vous sa transformation depuis une vingtaine d'années. Pratique disparue de la vie de bon nombre d'entre nous, s'il en est une, je me demande bien *ce* qu'elle peut représenter chez ceux et celles qui persistent à s'y adonner, et pourquoi elle continue d'agir sur les autres avec autant de force. La cueillette des fruitages, qu'elle soit d'hier ou d'aujourd'hui, nous apprend beaucoup sur les relations familiales et sociales qui prévalent à une époque donnée.

Autres temps, autres moeurs, c'étaient les enfants qui, autrefois, suivant l'ordre des parents, partaient avec chaudières et casseroles cueillir ces petits fruits jusque dans les coins et recoins les plus éloignés de la terre paternelle, la ligne de chemin de fer, le long des routes publiques, les autres fermes abandonnées par leur propriétaire. L'un des parents pouvait conduire le groupe, mais il incombait généralement aux enfants de recueillir seuls cette manne annuelle, laissant aux premiers le loisir de vaquer à d'autres tâches plus urgentes à la ferme.

Les aînés partaient donc en tête d'un groupe pouvant parfois compter jusqu'à une dizaine d'individus. Connaissant bien les talles, ce sont eux qui conduisaient la marmaille sur les sentiers. Ils agissaient en véritables protecteurs, savaient comment déjouer l'attention du taureau, et rassurer les plus craintifs à l'idée d'arriver face à face avec des animaux de la forêt ou de leur imagination. Arrivés sur place, les leaders du groupe apprenaient aux plus jeunes ce qu'il faut faire pour être plus habile et plus rapide. Ils enseignaient la persévérance par leurs encouragements répétés et l'exemple qu'ils donnaient. Ce sont eux qui avaient les plus grands vaisseaux et, comme ils terminaient les premiers, ils aidaient les autres à remplir le leur. On tolérerait mal les nonchalants et les paresseux, encore moins les profiteurs qui abusaient de la naïveté des plus jeunes pour leur dérober les quelques fruits de leur panier. Ils étaient vite ramenés à l'ordre, avant d'être vertement dénoncés au retour.

La cueillette des fruitages cultivait l'esprit de famille. L'existence des belles talles de fraises, framboises, bleuets, ronces, surtout celles sur les domaines publics, ne devaient en aucun cas être divulguées aux voisins, sous peine de se voir réprimandé par les membres de sa propre famille. Les discussions sur ce sujet demeuraient donc très évasives. C'était un secret bien gardé que l'existence de ces talles, un secret qui, s'il pouvait être parfois partagé avec quelques cousins et cousines les plus intimes, devait résister même aux plus solides amitiés. Aussi, c'était toute une aventure que de quitter la maison pour les fruitages. Guettant le signal de départ de Mère nature, le chef marchait devant, entraînant à sa suite le reste du clan, courbé ou à quatre pattes, le long des clôtures, à travers les buissons, enjambant les

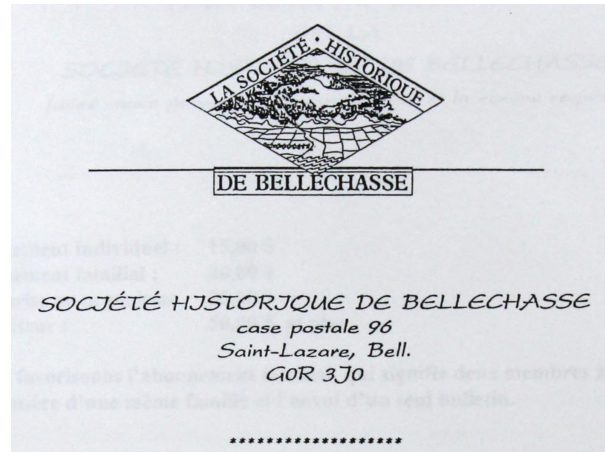
ruisseaux en toute hâte, pour échapper aux regards du voisinage. Malgré tant de précautions, il n'était pas long avant que des intrus s'amènent. Une saine compétition se mettait alors en branle parmi les plus ambitieux. Les autres voyaient plutôt dans cette cohabitation obligée l'occasion de s'amuser avec des amis qu'ils n'avaient pas la chance de fréquenter en d'autres temps, retenus pour une bonne partie de l'été à l'entretien du jardin et aux travaux des champs.

Les fruitages étaient une denrée précieuse pour une maisonnée, et on s'appliquait à ratisser toutes ses propriétés, des jours entiers. Mais ce zèle ne devait jamais conduire l'un des enfants à des excès dont la famille entière aurait à souffrir. Cueillir les fruits sur les terres du voisin, même à quelques centimètres passé la clôture, constituait un manquement grave au respect du bien d'autrui qui, s'il était repéré, pouvait brouiller des amitiés pour le reste de l'été. Si important soit-il, ce travail ne devait pas transgresser les limites du permis. La légende de la roche du diable de Saint-Lazare est encore là pour le rappeler!

Si les fruitages faisaient la richesse des familles terriennes, disposés ça et là sur une digue de roches, dans un abattis, le long des clôtures, leur présence est aujourd'hui généralement associée à la pauvreté des sols et à la négligence du producteur agricole à voir à la fertilité et au rendement de ses champs. C'est pourquoi il faut aller les chercher très loin dans la région, dans les paroisses où on a sonné le glas de l'agriculture. Aussi, pour les salariés que nous sommes devenus, on n'a plus les moyens ni le temps de perdre une journée de travail ou de loisir pour aller les cueillir Dieu sait où. Cette pratique de cueillir les petits fruits des champs, exigeant minutie et patience, cadre mal avec notre vie moderne et effreinée où tout est basé sur les principes de la productivité et de l'efficacité. Elle ne représente plus à nos yeux une nécessité, alors que nous sommes depuis longtemps assurés de retrouver au supermarché des présentoirs garnis de fruits les plus exotiques à longueur d'année.

Si cette tradition persiste toujours, c'est que sa signification doit nécessairement s'être transformée. Devenue plutôt l'affaire de ceux et celles qui ont beaucoup de loisirs, les retraités, ceux-ci non plus ne cueillent plus ces petits fruits pour des raisons de survie. Il est fréquent qu'ils les distribuent, nature ou en conserve, à leurs enfants venus leur rendre visite. Ce geste des parents envers les enfants ne joue donc plus le rôle de jadis; alors qu'il enseignait aux enfants le sens du devoir, il acquiert aujourd'hui une valeur symbolique qui s'exprime souvent ainsi : "J'ai passé plusieurs heures à ramasser ces fruits et il me fait plaisir de te les offrir. Tu les mangeras en pensant à nous autres." Le don d'un tout petit pot est reçu avec plaisir et marqué de reconnaissance. On s'en voudrait beaucoup de le perdre en route, et on ne se pardonnerait pas de l'oublier chez le généreux donateur, de crainte que ce soit interprété comme de l'indifférence. Offrir ces fruitages est devenu un cadeau qui fait plaisir et affermit des relations privilégiées.

Ces simples petits fruits sauvages, transformés en confitures, en pâtisseries ou en desserts, si appétissants soient-ils, stimulent pourtant bien plus que nos papilles gustatives. Ils font appel à des émotions. Souvent dégustés au cours de l'hiver, à table entouré des gens que l'on aime, leur saveur n'est pas sans en rappeler une autre, celle de l'enfance caractérisée par l'insouciance et l'innocence, celle également des vacances d'été, de la chaleur, du soleil et du grand air. Chaque bouchée donne ainsi suite à de nombreux récits qui relatent nos souvenirs les plus agréables, les exploits de chacun en la matière, les après-midis passés avec nos parents et amis, les premiers amours. Sûrement alors que ce temps des fruitages continue d'agir en nous, marquant un temps d'arrêt dans cette vie effreinée, par un retour à l'état originel. En effet, peut-on être plus libre qu'à 10 ans, par un très bel après-midi de juillet, à l'autre bout des champs?



être membre de la Société historique de Bellechasse c'est:

- **promouvoir la connaissance de l'histoire, du patrimoine et des gens qui ont bâti et illustré ce coin de pays auquel nous sommes attachés.**

C'est aussi contribuer à développer un sentiment d'appartenance au niveau de la population de Bellechasse,

Être membre de la Société historique de Bellechasse c'est également:

- **promouvoir l'inventaire et la conservation des biens, sites et monuments d'intérêt patrimonial.**

De plus, en étant membre de la Société historique de Bellechasse, vous recevez 4 fois l'an notre bulletin "AU FIL DES ANS" et vous avez accès à la Bibliothèque Généalogique Itinérante; peut-être serez-vous intéressés à écrire l'histoire de votre famille, on peut vous aider!

POUR DEVENIR MEMBRE
DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE BELLECHASSE
faites-nous parvenir vos coordonnées et la somme requise:

Abonnement individuel : 15,00 \$
Abonnement familial : 20,00 \$
Entreprise ou organisme 35,00 \$
Bienfaiteur : 50,00 \$ et plus

* nous favorisons l'abonnement familial, qui signifie deux membres à part entière d'une même famille et l'envoi d'un seul bulletin.

Pour information tél. : 642-2503 ou 887-3004

Soyez des nôtres.

.....

NOM.....PRÉNOM.....

NOM.....PRÉNOM.....

ADRESSE.....

CODE POSTAL.....NUMÉRO DE TÉLÉPHONE.....